

Richard Wagner en Suisse : 1849-1859

Autor(en): **Schenk, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **18 (1912)**

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-557304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Richard Wagner en Suisse

1849-1859

par

A. SCHENK, Berne

C'était de bon matin, le 31 mai 1849. Parmi les voyageurs qui, sur l'embarcadère de Lindau, attendaient l'arrivée du bateau de service qui relie la rive bavaroise du Bodan à la rive suisse, se trouvait un petit homme aux mouvements saccadés, à l'allure tout à la fois décidée et craintive et dont la mine exprimait manifestement l'impatience et l'inquiétude. Le menton proéminent et volontaire, les lèvres plissées d'un rictus d'amertume, le front large et haut, les yeux brillant d'un éclat enfiévré, il faisait les cent pas, revenait, tournait à gauche, prenait à droite, maigre, sec, nerveux, sans échanger une parole avec quiconque et jetant de temps en temps un regard furtif au gendarme qui, impassible et placide, stationnait sur le quai.

Quand le vapeur aborda enfin, le voyageur poussa un soupir de profond soulagement et se précipita parmi les premiers qui s'embarquèrent.

« Le capitaine, qui est le capitaine ? cria-t-il en mettant le pied sur le pont ; je veux parler au capitaine !... »

Celui-ci s'approcha.

« Vite, répondez : votre bateau est-il suisse ou allemand ?

— Il appartient à une compagnie suisse, dit le marin étonné.

— Ici, et l'homme frappait du pied, ici, je suis donc sur territoire helvétique ?

— Sans aucun doute, Monsieur. »

Cette réponse était à peine donnée que la figure expressive et mobile de l'étranger se transformait du tout au tout. Sa bouche s'ouvrit en un large sourire ; son front de penseur et de poète s'illumina et toute sa menue personne manifesta une satisfaction aussi intense que complète. Sans autre parole, il alla s'asseoir à la meilleure place du bateau et, les aubes des roues ayant commencé de frapper les flots, il s'abandonna corps et âme à la jouissance qu'en ce radieux et frais matin de printemps, lui offrait l'incomparable tableau du lac de Constance, et qu'il voyait pour la première fois de sa vie.

L'air limpide et l'horizon sans brume permettaient d'admirer le grand lac dans toute son étendue avec, au fond, les Alpes qui s'élevaient divinement claires au dessus des rives couvertes de verdure et que les montagnes du canton d'Appenzell soulignaient de leur sombre ligne.

Aussitôt débarqué à Rorschach, notre voyageur prenait la diligence qui, par l'aimable pays de St-Gall, devait le transporter à Zurich. La course sur terre l'enchantait autant que la promenade sur l'eau et lorsque, vers le soir, au moment d'entrer à Zurich, il vit au loin les Alpes glaronaises se dorer et rougeoyer au soleil couchant, il sentit son cœur déborder d'une joie et d'un enthousiasme sans pareils, et presque involontairement, il se jura de mettre tout en œuvre pour pouvoir se fixer à demeure dans le beau pays qui s'ouvrait devant lui et qui se nomme la Suisse.

* * *

Ce voyageur, vous l'avez deviné, c'était le grand compositeur qui devait révolutionner l'art de la musique au XIX^e siècle et produire les œuvres immortelles qui s'intitulent *l'Anneau des Niebelungen*, *les Maîtres chanteurs*, *Tristan et Iseult*, *Parcival*. Ce voyageur, c'était Richard Wagner. Mais en 1849, à son entrée dans notre pays, il n'était point encore l'auteur connu, apprécié, à la réputation universelle, qu'il devait devenir plus tard. Alors, il n'avait écrit et composé que *Rienzi* et le

Vaisseau fantôme ; son *Tannhäuser* n'avait encore été représenté qu'à Dresde et lui seul à peu près était persuadé que le cygne de *Lohengrin* abordant aux rives de l'Escaut apportait à l'Europe émerveillée un art et un opéra nouveaux. Bien mieux : pour les Suisses, Richard Wagner n'était, en 1849, qu'un réfugié politique, une victime de la révolution allemande, un des malheureux proscrits qui avaient dû quitter leur patrie à cause de leurs idées libérales avancées. La réputation de Wagner maître de chapelle n'avait point pénétré chez nous et l'on ignorait tout à fait qu'il fût le compositeur d'œuvres musicales de valeur.

Wagner avait dû mettre en jeu mille ruses et faire appel à bien des obligeances pour dépister la police lancée à ses trousses et traverser l'Allemagne sans être reconnu et livré au sort de ses amis politiques, qui furent enfermés dans les forteresses prussiennes ou saxonnes. On peut donc se figurer le soulagement qu'il éprouva lorsque, de Rorschach, il put écrire à sa femme et à son protecteur, le grand musicien Liszt, qu'il se trouvait hors de danger « in der freien Schweiz ».

Toutefois, en arrivant en Suisse, R. Wagner ne voulait qu'y passer ; il n'avait nullement l'intention d'y demeurer. Dans son jugement, notre pays était une espèce de Béotie, absolument dépourvue des conditions matérielles, morales et artistiques nécessaires à l'épanouissement d'un génie tel que l'était le sien. Point de théâtre digne de ce nom ; aucun musicien capable d'interpréter ses œuvres ; point de Mécène ni de protection officielle et, dans le public, aucun sentiment des choses de l'art. Paris, Berlin, Vienne étaient à peine dignes d'accueillir sa Muse. Dans quelle estime devait-il donc tenir un « trou », un « nid » comme Zurich ? Si Wagner se résignait à fouler de son pied de grand homme notre terre de bergers et de marchands c'était simplement parce que cette terre se trouvait sur le plus court chemin qui le conduirait à Paris et c'était parce que le gouvernement fédéral pouvait et devait lui rendre un service : lui délivrer le passeport dont il avait besoin pour pénétrer en France.

A Wurzburg, où il avait gagné ses éperons de chef d'orchestre, Wagner s'était lié avec un collègue nommé Alexandre Muller. Ce musicien, à l'imitation de nombre de ses collègues du violon ou de la grosse caisse, était venu, vers 1840, chercher en Suisse un pain moins noir et moins dur que celui qu'il mangeait en Allemagne. Or, Muller s'était établi à Zurich et c'est naturellement à lui que s'adressa Wagner dans sa détresse. Bien accueilli par son compatriote, Wagner put immédiatement faire la connaissance d'un autre artiste, Wilhelm Baumgartner, l'auteur de notre admirable air national « O mein Heimatland, o mein Schweizerland ! » et Baumgartner le mit en rapport avec les chanceliers d'Etat zurichois Jacob Sulzer et Franz Hagenbuch, qui lui paraissaient le mieux à même de venir en aide à un homme qui manquait de papiers de légitimation. Wagner, en effet, obtint sans difficulté aucune le passeport qu'il souhaitait ; mais il obtint plus, il obtint mieux, et ce sera la gloire de la Suisse de 1850 d'avoir spontanément offert au grand artiste l'asile d'affection, d'enthousiasme et de soutien matériel indispensable à l'éclosion de son génie.

Wagner le reconnaît lui même implicitement dans ses *Mémoires*¹⁾, sur lesquels d'ailleurs nous basons exclusivement cette étude.

Dès le premier jour qu'il passe à Zurich, on le reçoit avec une curiosité bienveillante et respectueuse qui le met tout de suite à son aise. « Ici, dit-il, ²⁾ je me sentais tranquille, dans un abri sûr... L'assurance pleine de modestie avec laquelle mes nouveaux amis s'exprimaient, selon leur point de vue habituel de républicains, sur les persécutions qui m'avaient frappé en Allemagne, me fit connaître une sphère toute nouvelle de la bourgeoisie intellectuelle. Dès le premier soir, on m'amena à lire mon poème sur la *Mort de Siegfried*. Je puis jurer de n'avoir jamais trouvé, parmi les hommes, d'auditeurs plus attentifs que ces Zurichois... »

Quoi donc d'étonnant que, arrivé à Paris et ayant bientôt constaté que ses efforts pour s'y créer une situation sont

1) *Ma Vie*, Paris, Plon Nourrit, 3 gros vol. in 8°. Traduction française de N. Valentin et A. Schenk.

2) *Ma Vie*, II, 315.

vains, Wagner revienne dans ce Zurich dépourvu de tout art officiel et public mais où, selon son propre témoignage, ¹⁾ il a rencontré des gens auxquels sa seule personne inspire une amicale sympathie.

Ce retour aux bords de la Limmat eut lieu cette même année 1849 et, dès cette époque, Richard Wagner habite la Suisse d'une façon presque ininterrompue pendant dix ans, jusqu'en 1859, jusqu'au jour où il repartait pour Paris afin d'y tenter l'effort suprême qui devait le mener d'un seul coup à la fortune... et qui ne lui valut que la retentissante chute de son *Tannhäuser*. Ces dix années sont certainement la période productive la plus importante de la vie de Wagner, car c'est pendant ce temps qu'il conçut et écrivit ses plus grands opéras: *Rheingold*, la *Walkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des Dieux*, *Tristan et Iseult*. C'est aussi la période où s'est produite, dans la pensée et la musique de Wagner, la prodigieuse transformation qui de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* mène à l'*Anneau des Niebelungen*. C'est dans ces années-là et particulièrement dans les premières passées à Zurich que Wagner créa, on l'a pu dire, un monde.

Depuis 1846, depuis *Lohengrin*, Wagner n'avait plus rien produit. A Dresde, il avait été distrait de ses travaux de compositeur par les occupations de ses fonctions de maître de chapelle et, surtout, par l'intérêt croissant qu'il portait à la politique. En Suisse, et grâce au calme et au réconfort qu'il y trouve, grâce à la simplicité de vie aussi que, bon gré mal gré, il est obligé d'y accepter, il se recueille, il assemble les éléments et les forces qui vont lui permettre d'accomplir l'œuvre d'art la plus grandiose et la plus neuve sans doute qu'esprit humain ait jamais conçue.

Au mois d'avril 1852, étant en villégiature au Zurichberg, il commence à versifier la *Tétralogie*; à la fin de juin, son travail de poète était terminé. Trois mois lui avait suffi pour écrire les quatre célèbres poèmes de l'*Anneau*. C'est une puissance de travail qui confond l'imagination.

1) *Ma Vie*, II, 325.

L'année suivante, au mois de novembre 1853, Wagner entreprenait enfin la composition du *Rheingold* et l'achevait le 16 janvier 1854 dans son petit logis du Zeltweg à Zurich : en deux mois et demi, il avait accompli cette tâche merveilleuse.

En août 1854, il commence à composer le deuxième drame de l'*Anneau*, la *Walkyrie*. Le 30 décembre, malgré diverses interruptions, la partition est achevée. Il avait entrepris le *Siegfried* et en avait composé les deux premiers actes en 1856 et 1857 quand soudain, sous l'influence de son amour pour Madame Wesendonck, il abandonne les *Nibelungen* et se jette sur une œuvre nouvelle : *Tristan et Iseult*. Il en écrivit le poème et en instrumenta le premier acte dans l'*Asile*, la maison qu'il devait à la générosité de son ami Wesendonck. Mais il ne devait terminer cet ouvrage qu'en 1859, à Lucerne, dans la splendeur d'un été exceptionnellement beau.

Voilà quelle est l'œuvre colossale que Wagner musicien accomplit en Suisse dans ces dix années. Mais ce n'est pas tout. L'œuvre de Wagner critique, théoricien et polémiste rentre tout entière aussi dans cette période étonnamment féconde. C'est en effet dans les premières années de son séjour à Zurich que fut pensé et écrit *Des Arts et de la Révolution*, suite d'articles qui furent publiés en volume à Leipzig et firent sensation et scandale dans le monde des musiciens. Tout de suite après paraît sa fameuse *Œuvre d'Art de l'Avenir* et sa *Communication à mes amis*, suivies bientôt de *Opéra et Drame* et de la foule de ses *Lettres ouvertes* et de ses articles de journaux.

Et ce travail prodigieux est accompli par un être chétif, malade souvent, aussi complètement dénué de ressources qu'il est possible de l'être, par un artiste qui ne sut jamais cadrer sa manière de vivre avec ses moyens, qui avait des charges assez lourdes, qui était méconnu, proscrit, sans espoir d'amélioration, accablé de soucis et de tourments, en un mot, absolument misérable.

* * *

Un fait est certain : si Wagner a triomphé dans cette lutte surhumaine, si son génie a pu se manifester malgré tout et

produire ses œuvres immenses et sans pareilles, c'est que Wagner est Wagner. Il est plus que probable qu'il eût créé les *Niebelungen* en Italie ou en Russie aussi bien qu'en Suisse. Et pourtant, et pourtant... on peut en douter. N'assure-t-il pas lui-même, après son amoureuse équipée de Bordeaux, qu'il était déterminé à tourner le dos à l'Europe, à s'en aller en Orient, afin d'y disparaître sans laisser aucune trace ? S'il résiste à cette poussée du désespoir, c'est qu'il se souvient de l'accueil qu'on lui a fait en Suisse et à Zurich particulièrement ; c'est que le spectacle de nos montagnes, il le sait, rendra à son cœur et à son âme la paix à laquelle il aspire ; c'est que dans notre pays, il peut se livrer sans contrainte à ses goûts de liberté et même d'extravagance ; c'est qu'il y a trouvé des amis dévoués et qui le comprennent.

Aussi reviendra-t-il toujours avec plaisir et joie en Suisse. Il le dit expressément à maint endroit de ses *Mémoires*. En 1850, après son aventure avec madame Jausot, il retrouve à Genève, à Villeneuve, dans les Alpes valaisannes, à Thoune aussi, les conditions de repos et de recueillement indispensables à son génie malade. C'est dans notre atmosphère de simplicité et de contentement qu'il cherche et trouve le courage de reprendre le joug pesant de son existence avec Mina, sa femme.

En 1853, après un fatigant voyage entrepris avec Liszt et la comtesse de Wittgenstein à Paris, c'est à Zurich qu'il revient guérir ses nerfs détraqués ; il en est encore de même en 1855, après la célèbre et, somme toute, désastreuse tournée de concerts qui le mena à Londres et dont il revint plus malade que jamais ; c'est encore le cas en 1859, après son séjour de Venise. Lorsque en 1864 enfin, il est obligé de s'enfuir de Vienne, accablé de dettes, en faillite, haletant, et traqué comme un cerf aux abois, où tourne-t-il ses pas ? C'est toujours vers la Suisse, vers le paisible et riant lac de Zurich. On peut le dire sans exagération : jusqu'en 1864, jusqu'au jour où le jeune roi de Bavière lui tendit une main secourable, la Suisse fut pour le pauvre et génial artiste le port modeste et sûr où

il était heureux de pouvoir rentrer sa barque secouée et avariée par les expéditions toujours malheureuses qu'il entreprenait sur la haute mer, sur la haute mer impétueuse qu'était l'Europe pour ce grand et téméraire nocher.

Ce port, Richard Wagner, au cours de ces dix années de séjour, apprit à en connaître tous les parages. De la plaine à la montagne, du Rhin au lac Majeur et des Grisons à Genève, Wagner, qui fut un infatigable marcheur et un voyageur inlassable, a visité tous nos beaux sites et grimpé à tous nos points de vue. En 1851, il fait avec deux de ses amis une périlleuse ascension au Säntis; la même année, il parcourt la Suisse centrale de Brunnen à Engelberg et à Amsteg par le col des Suresnes. L'année suivante, il voyage pédestrement et tout seul dans l'Oberland bernois; il monte au Faulhorn et, de la Grimsel, escalade le Siedelhorn. « Sur cette sommité, dit-il, je jouis de la vue admirable que présentent les colosses de l'Oberland quand on peut les contempler de la cime de l'un deux. Vers le sud, l'aspect subit des Alpes italiennes avec le mont Rose et le mont Blanc m'éblouit. Je n'avais pas manqué d'emporter une petite bouteille de champagne, à l'instar du prince Puckler dans son ascension du Snowdon, mais je ne sus à la santé de qui la vider.»¹⁾ Puis il traverse la vallée du Rhône et par le glacier de Gries, passe dans le Tessin; il rêve sur les terrasses des îles Borromées, visite Lugano, repasse dans le Valais pour aller admirer le Mont-Blanc et revient à Zurich par Genève. En 1853, c'est le tour de l'Engadine. Avec le poète Herwegh et le maître d'école de Samaden, il parcourt cette haute vallée dans tous les sens et fait une pénible excursion au glacier de Rosetsch. « J'y éprouvai à un degré supérieur, raconte-t-il, le sentiment d'auguste sainteté de la solitude et celui de la quiétude presque engourdissante que les choses inanimées répandent sur la vie bouillonnante de l'organisme humain.»²⁾

Une autre fois, il grimpe avec sa femme jusqu'au sommet du Righi; puis il va voir la chute du Rhin avec un de ses visiteurs;

1) *Ma Vie*. IV, 55.

2) *Ma Vie*, IV, 80.

il retourne encore au Valais, à Lausanne, à St-Gall, au Tessin, à Lucerne, à Bâle et presque toujours à pied. Richard Wagner peut être ainsi compté parmi les plus grands touristes qu'ait vus notre pays et il fut un de nos premiers et véritables alpinistes. Qui pourrait nier que les impressions qu'il recueillit au cours de ces voyages n'aient influencé son art et sa musique ? Nature extrêmement sensitive, ces innombrables excursions plus ou moins longues étaient un besoin pour lui ; il en revenait reposé intellectuellement et moralement, retrempé comme d'un bain salubre, et il est heureux que la destinée l'ait conduit dans un pays dont l'auguste nature alpestre répondait si bien aux hautes aspirations de son âme de poète.

C'est indubitable : les jouissances que lui ont valu ces voyages ont vivifié son génie et raffermi sa foi en lui-même en rendant la santé à son corps et l'énergie à sa volonté. Il ne peut pas être dans ma tâche de rechercher les traces de cette influence de la nature helvétique dans les œuvres du grand compositeur. Je laisse ce soin à d'autres plus compétents que moi, car ce sera une étude d'autant plus difficile que, dans la conviction intime de Wagner, son génie est la seule source où il ait puisé en composant. Très rarement dans ses *Mémoires*, il avoue que, sous ce rapport, il doit quelque chose à son entourage. Je ne saurais en citer que deux exemples, dont l'un ne manque pas d'un certain comique. Ainsi, nous apprenons que le délicieux chœur d'oiseaux de *Siegfried* est une imitation de ce qu'il entendait dans les forêts des environs de Zurich. « Pendant ces clairs après-midi d'été, dit-il, je dirigeais invariablement mes promenades vers la tranquille vallée de la Sihl. Dans la forêt, j'écoutais avec attention le chant des oiseaux et je m'étonnais d'entendre des mélodies qui m'étaient nouvelles exécutées par des musiciens ailés que je ne voyais pas et dont j'ignorais les noms. Je notais soigneusement leurs airs dans ma mémoire et, par une imitation artistique, je m'en servis pour la scène de la forêt dans *Siegfried*. »¹⁾

1) *Ma Vie*, III, 169.

« Dès le 22 septembre 1856, raconte-t-il ailleurs encore, je commençais à noter l'ébauche de *Siegfried*. Mais alors un des plus grands fléaux de mon existence s'abattit sur moi. Depuis peu de temps, un ferblantier avait installé son atelier vis à vis de notre maison (au Zeltweg à Zurich) et, toute la journée, il m'assourdissait de son martellement bruyant. Dans mon profond chagrin de ne pouvoir habiter un logis indépendant et protégé contre le vacarme, je fus sur le point de renoncer à composer jusqu'à ce que mon légitime souhait se fut réalisé. Mais la colère que je nourrissais contre mon ferblantier me fit précisément trouver, dans un moment d'exaspération, le motif musical de la fureur de *Siegfried* contre Mime, le forgeron gâcheur. Sur le champ je jouai, en sol mineur, ce thème naïvement querelleur et tapageur et, toujours en colère, j'en chantai en même temps les paroles à ma sœur.¹⁾ Cela nous fit tellement rire que je me décidai à persévérer encore dans mon travail ». ²⁾

* * *

Mais le peuple suisse, le peuple zurichois en particulier, a bien plus mérité de l'art encore en accueillant l'artiste comme il l'a fait. J'ai dit ce qu'était pour nous Richard Wagner quand il vint chercher sur notre sol l'abri que lui refusaient l'Allemagne, l'Autriche, voire l'Italie. Ce sera l'honneur de notre bourgeoisie intellectuelle d'alors d'avoir cru d'emblée au génie de Wagner et d'avoir vraiment fait tout ce qui dépendait d'elle pour rendre l'existence supportable — sinon agréable — au grand homme.

Nous avons vu que, dès le premier soir que R. Wagner passa à Zurich, on témoigna au réfugié politique une déférence et un intérêt qui le surprirent. Mais les Zurichois qui devaient devenir les amis et les admirateurs du grand musicien ne s'en tinrent pas à cela... Durant son séjour en Suisse et spécialement

1) Clara, le seul membre de la nombreuse famille de Wagner qui soit venu le voir en Suisse.

2) *Ma Vie*, III, 146.

durant les deux premières années, Wagner fut pauvre, d'une pauvreté presque excessive. Les droits d'auteur qu'il retirait de ses opéras *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Rienzi*, rarement représentés encore, et les quelques louis que lui rapportaient ses articles de revue et ses ouvrages de polémique, ne suffisaient aucunement à la subsistance de l'artiste prodigue et fantasque qui jamais ne sut conformer son existence à ses moyens. On peut l'affirmer hardiment, si R. Wagner ne mourut pas de faim avant que la pension de la famille Ritter vint le délivrer des soucis matériels immédiats de la vie; s'il put attendre trois ou quatre ans la venue de temps meilleurs et végéter à Zurich avec sa femme, c'est au dévouement et à la générosité de ses connaissances zurichoises qu'il le doit.

Les preuves de ce que j'avance là se rencontrent en foule dans les *Mémoires* de Wagner. Il est vrai qu'elles y sont plus souvent données indirectement et entre les lignes que d'autre manière, car il a toujours été dans le caractère foncièrement égoïste de Wagner de ne pouvoir reconnaître les obligations qu'il avait envers ceux qui, souvent au prix de privations réelles, lui ont aidé à surmonter les difficultés de l'existence.

Parmi les nombreux amis et admirateurs que R. Wagner — encore inconnu, je le répète, — trouva à Zurich, aucun, sans doute, ne fut plus fidèle et plus dévoué, aucun ne lui rendit plus de services de toutes sortes et ne fut plus désintéressé que Jacob Sulzer, le chancelier d'Etat dont je citais le nom il y a un instant. Dès la première heure, le jeune fonctionnaire zurichois a reconnu en Wagner l'homme de génie, et jusqu'au dernier moment, et en dépit des divergences d'opinion et des querelles, il resta le conseiller actif et sûr, le protecteur éclairé et affectueux du grand compositeur poète. Pour une fois, Wagner l'a reconnu. « Lorsque plus tard, dit-il¹⁾ on me demandait si, dans ma vie, j'avais jamais rencontré ce que, au point de vue moral, on appelle un caractère ou un homme absolument droit, je ne trouvais, après réflexion, à citer que ce Jacob Sulzer... »

1) *Ma Vie*, II, 326.

Dans la bouche d'un Wagner, ce jugement a valeur double. Et Sulzer a parfaitement mérité ce beau certificat. Il fut l'ami loyal, serviable, et le banquier consciencieux de l'artiste besogneux et difficile que resta Wagner sa vie durant. Toujours sa porte et sa bourse lui furent ouvertes et l'on trouve dans les *Mémoires* maint épisode caractéristique à ce sujet. En voulez-vous entendre un ?... Un soir que Sulzer avait invité quelques connaissances à venir entendre chez lui la lecture de la *Mort de Siegfried*, poème que Wagner avait justement achevé et qui deviendra le *Crépuscule des Dieux*, le poète se montra d'une pétulance presque inquiétante. « J'eus l'idée baroque de dépendre, raconte-t-il,¹⁾ toutes les portes de l'appartement de M. le chancelier. Voyant les efforts qu'il m'en coûtait, le secrétaire Hagenbuch m'offrit obligeamment son aide et, grâce à sa vigueur peu commune, nous réussîmes vraiment à sortir de leurs gonds toutes les portes de la maison. Sulzer assistait à notre travail en souriant bénévolement. Cependant il nous avoua le lendemain qu'il avait passé toute la nuit à remettre les portes en place; il avait dû accomplir cette besogne seul, avec ses médiocres forces, car il ne voulait pas, bien entendu, qu'en arrivant le matin, l'huissier s'aperçût des turbulences de la nuit. »

Mais Wagner n'allait pas chez Sulzer que pour s'amuser à boire et à dépendre des portes. Chaque jour, il avait un service à lui demander : inlassable et paternel, notre Zurichois prodigue ses conseils et son activité au réfugié allemand : il lui choisit et meuble ses logements (Wagner souffrit toujours de la manie des déménagements), il secourt sa femme, il arrange ses conférences et ses lectures, il le défend contre les attaques des journalistes; et la foi de l'artiste en son nouvel ami est telle qu'il le priera de gérer ses affaires comme un véritable intendant... Mais Jacob Sulzer n'est pas seulement un esprit pratique; c'est aussi un homme de haute culture et d'un jugement si sûr que Wagner le consulte sur tous ses projets et discute avec lui

1) *Ma Vie*, II, 328.

toutes ses nouvelles théories artistiques. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, c'est une conversation avec Sulzer qui suscite en Wagner l'idée de son *Opéra et Drame*, et c'est grâce à Sulzer que le Théâtre de Zurich est mis à sa disposition quand il désire faire faire à ses deux jeunes protégés, Carl Ritter et Hans de Bülow, leur apprentissage de maître de chapelle. « On conçoit que mes entretiens avec Sulzer n'étaient pas toujours de tranquilles discussions, raconte encore Wagner : fréquemment elles dégénéraient en violentes collisions à la suite desquelles Sulzer, les lèvres tremblantes, s'emparait de sa canne et de son chapeau et me quittait sans adieu. Heureusement, le lendemain soir, — et c'était très beau de sa part, — il revenait à l'heure habituelle et nous avions tous les deux le sentiment qu'il n'y avait rien eu du tout entre nous. »¹⁾ Si plus tard, Wagner retrouve à Zurich la tranquillité d'esprit et d'âme nécessaire à la composition de sa grandiose *Tétralogie*, c'est aux soins vigilants de Jacob Sulzer que l'art en est redevable.

Quand, en 1849, Wagner revient de Paris, il avait encore vingt francs en poche. C'était là toute sa fortune. Mais, à Zurich, un autre ami lui offre généreusement le gîte et le couvert. Quoique pauvre professeur de piano, Alexandre Muller n'hésite point à recevoir l'artiste chez lui et à le traiter comme on traite un hôte de marque. Lorsque Mina, la femme de Wagner, se plaindra de la misérable position où l'a mise la folie de son mari abandonnant sans motifs plausibles une belle position en Allemagne, c'est la femme de Muller qui lui fera cette réponse sublime : « Mais c'est justement sa grandeur, à Wagner, de n'avoir pas craint la misère ! »

A ce premier retour à Zurich, on fit à Wagner une réception somptueuse. Avec Sulzer, naturellement, le musicien Baumgartner, le secrétaire Hagenbuch, le patricien Ott-Imhof, l'avocat Bernard Spyri, la famille Wesendonck, le poète Herwegh, le docteur Wille et sa femme, M. Ott-Usteri, le médecin Rahn-Escher, Gottfried Keller, — j'en passe, et non des moindres —

1) *Ma Vie*, III, 19.

tous, qui plus, qui moins, s'efforcèrent de répandre autour de Wagner l'atmosphère d'intelligence, de générosité et d'encouragement qu'il fallait au grand artiste luttant pour son idéal contre l'Europe artistique coalisée contre la fameuse « musique de l'avenir ». Je ne saurais déterminer ici quelle est la part de chacun d'eux dans cette œuvre humanitaire au premier chef qui consiste à soutenir le génie et à lui procurer les conditions qui favorisent le plein épanouissement de ses forces. Tout le monde sait de quelle magnanimité fit preuve M. Wesendonck, bâtissant à son ami la maisonnette qu'il désirait depuis longtemps et lui payant de sommes énormes ses *Nibelungen* non terminés et que Wagner, plus tard, revendra sans scrupules à l'éditeur Schott de Mayence. Quant à Madame Wesendonck, l'être exquis sans lequel nous ne posséderions sans doute point *Tristan et Iseult*, je n'en dis rien ; aussi bien la tragique histoire de ses relations avec le grand homme ingrat est-elle connue et toute à son honneur.

Il rencontre la même sympathie et la même déférence à Lucerne, en 1859, lorsqu'il revient de Venise, malade d'ennui, de soucis et d'amour. « Le colonel Segesser, le bienveillant hôtelier du Schweizerhof m'offrit, dans l'aile gauche du bâtiment, tout un étage dont je pus choisir les pièces à ma convenance et m'installer confortablement sans grands frais... Pour mon service, je trouvai une brave femme très soigneuse et soucieuse de mon bien-être. Elle me rendit de grands services et bien des années après, je me suis souvenu d'elle et l'ai fait venir auprès de moi pour tenir ma maison.»¹⁾

Nous pouvons l'affirmer sans risque d'être taxé de chauviniste, l'attitude des personnes qui touchèrent Wagner de près, au cours des dix premières années qu'il passa en Suisse, est digne de tout éloge. Pas une dont il ait vraiment à se plaindre dans ses *Mémoires*, et pour qui connaît le caractère de Wagner, la chose paraît presque invraisemblable.

Ajoutez à cela que le compositeur apprécie énormément la liberté complète que, de par nos coutumes, nous laissons à tout

1) *Ma Vie*, III, 222.

étranger qui s'établit au milieu de nous. « La singulière liberté dont je jouissais à Zurich, dit-il lui même, provoquait en moi une excitation croissante. Parfois, je m'effrayais de l'exaltation immodérée avec laquelle je défendais envers et contre tous mes paradoxes les plus bizarres. » Si, en outre, il peste contre ce qu'il nomme les conditions mesquines de la vie des « petits bourgeois de Zurich, » il n'en est pas moins établi que l'existence relativement modeste et calme que Wagner est, quoi qu'il en ait, forcé de mener en Suisse a exercé une influence des plus salutaires sur son tempérament exalté et sa santé chancelante.

* * *

Nous avons dit quelle opinion préconçue et défavorable Wagner avait de la vie artistique de la Suisse quand il vint chercher un asile dans nos montagnes. Ces idées, Wagner les a gardées jusqu'à la fin. Très souvent dans ses *Mémoires*, il se plaint « des conditions scéniques insuffisantes » des théâtres suisses, de celui de Zurich en particulier, de leur « maigre orchestre », de leur « troupe exécration », des « misérables locaux » où se donnent les concerts. Voyez avec quelle désinvolture il traite la Société fédérale de musique, qui l'avait invité à diriger le festival de sa réunion annuelle à Sion, en 1854. « J'avais refusé, explique-t-il à cette occasion,¹⁾ tout en promettant, si les moyens étaient suffisants, de diriger à l'un des jours de fête la symphonie en *la majeur* de Beethoven... Mais cette fête avait été organisée si pitoyablement, de façon si peu digne d'une entreprise artistique, que j'emportai une impression absolument décevante du maigre orchestre jouant dans la petite église qui servait de salle de concert. Je m'indignai de l'étourderie avec laquelle je m'étais laissé prendre à pareille offre. Hâtivement, j'écrivis quelques lignes au véritable directeur de la fête, le chef d'orchestre Methfessel à Berne, et je pris congé de Sion sans autre cérémonie ».

1) *Ma Vie*, III, 95.

Cette façon d'agir, Wagner la renouvela à Zurich, vis à vis de la Société de musique. Il considère comme inappréciable la grâce qu'il daigne accorder aux Zurichois en dirigeant l'une ou l'autre œuvre de Beethoven à leurs concerts annuels d'hiver. Pourtant, les Zurichois ont cru à ses talents de directeur sur sa simple affirmation et lui-même, au début de son séjour, est heureux d'empocher les cinq napoléons dont on rémunère ses peines pour le premier concert de 1849. Plus tard, la Société s'engage sans murmurer dans de gros frais pour remplir les conditions qu'il pose à sa collaboration et qui consistent à faire venir du dehors, de Stuttgart, de Strasbourg, de Francfort, de Genève, etc., les bons musiciens dont il juge nécessaire de renforcer son orchestre. C'est ainsi qu'il a le plaisir d'entendre l'*Eroïca*, l'*Egmont* et quelques symphonies de Beethoven, l'ouverture de l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, exécutées d'une manière qu'il déclare parfaite. Ecoutez aussi la relation qu'il fait de la première « semaine wagnérienne » qui eut lieu en Suisse et tirez-en vos conclusions. ¹⁾

« L'intérêt que j'inspirais aux Zurichois allait croissant. Comme je ne pouvais répondre au souhait de mes amis désireux de voir au théâtre une de mes œuvres principales (pour Wagner, le théâtre de Zurich et sa troupe d'opéra ne valaient rien), j'offris finalement de choisir dans mes opéras quelques morceaux caractéristiques qui seraient joués sous ma direction à condition qu'on me procurât les musiciens nécessaires à la réussite de l'entreprise. Aussitôt une souscription s'ouvrit; elle eut un plein succès, grâce à quelques amis des arts qui promirent de couvrir les frais du concert. De près et de loin, on appela de bons exécutants et après d'innombrables peines, je pus me flatter d'avoir réuni un ensemble suffisant.

« J'avais arrangé les concerts de manière que les musiciens étrangers restassent à Zurich d'un dimanche à l'autre, c'est à dire une semaine entière. La première moitié en fut consacrée exclusivement aux répétitions. Les auditions eurent lieu les 18, 20 et 22 mai 1853... J'avais eu la joie de voir mes ordres

1) *Ma Vie*, II, 72 sqq.

ponctuellement suivis. Sans efforts, je fis exécuter à mes musiciens d'assez longs fragments du *Vaisseau fantôme*, de *Tannhäuser* et de *Lohengrin*. J'eus plus de mal à former le chœur, mais celui-ci me donna aussi de la satisfaction. La femme du directeur de musique Heim chanta la ballade de Senta (*Vaisseau fantôme*) d'une belle voix non exercée, mais avec un zèle irréprochable. Pour les initier au caractère de ma musique, j'avais invité ceux qui pensaient fréquenter le concert à venir, trois soirs durant, écouter dans la salle de la Société de musique, la lecture du texte de mes trois opéras. On répondit avec ardeur à mon invitation... Entre deux concerts il y eut banquet et sauf celui de Pesth plus tard, celui de Zurich est le seul qu'on ait jamais organisé en mon honneur. Le toast de M. Ott-Usteri, le vénérable président de la Société de musique me toucha sincèrement. Il s'adressa aux musiciens venus de côtés si différents et les rendit attentifs au but et aux résultats de cette réunion, leur recommandant d'emporter avec eux la conviction d'avoir participé à un grand événement dans le domaine d'un art nouveau et qu'ils en récolteraient des fruits précieux. »

Quelque temps après, la Société de chant de Zurich décernait à Wagner le diplôme de membre d'honneur et la remise de ce document, « chef d'œuvre de calligraphie » eut lieu avec toute la solennité requise. « Par une belle soirée d'été, je vis arriver au Zeltweg, musique en tête, une foule imposante de porteurs de torches qui m'offrit un spectacle unique et me produisit une impression sans pareille. On chanta et, de la rue, le discours du président de la société monta jusqu'à moi. J'étais si ému que je me laissai emporter par mon tempérament sanguin et fis, dans ma réponse, des allusions non dissimulées à la possibilité de voir les éléments bourgeois de Zurich donner l'élan qui réaliserait mon grand idéal artistique... Je gardai de cette soirée et de ses suites une disposition d'esprit absolument bienfaisante et gaie. »

Si Zurich, malgré les beaux discours de Wagner, n'est point devenu Bayreuth alors, la faute n'en est pas aux Zurichois, quoi qu'en semble prétendre Wagner à plusieurs endroits de ses

Mémoires. Il est vrai qu'il avait à plusieurs reprises proposé de « réformer » le théâtre de Zurich et son orchestre. Il avait même publié à ce sujet une dissertation pour faire connaître ses idées, et ces idées avaient été trouvées fort belles. Mais dans les propositions de Wagner manquait une chose, la seule chose qui eût pu les rendre acceptables : son consentement à se charger lui-même de la direction de ce théâtre, car nul autre que lui n'aurait su mettre ses idées en pratique. Or, Wagner s'y refusa toujours. Après cela, il est assez difficile d'excuser Wagner se retirant avec des airs d'artiste offensé de toute manifestation musicale de Zurich. En abandonnant la Société de musique à son sort, il lui reproche sa mollesse et son indifférence à créer l'orchestre convenable dont il avait soumis le plan aux amateurs de musique. Nul doute que si, à ce sujet, il rapporte avec complaisance une boutade de son ami M. Ott-Imhof, c'est parce qu'il n'a pas la conscience tout à fait à l'aise : « Mon vieil ami me déclara qu'il donnerait volontiers chaque année dix mille francs pour l'orchestre, mais qu'alors on s'étonnerait de la façon dont M. Ott-Imhof vilipendait son argent. Cela ferait si désagréablement sensation qu'il risquerait d'être mis sous tutelle. » La vérité est qu'en 1855, Wagner grâce au succès croissant de ses opéras n'était plus l'artiste pauvre des années précédentes. Peut-être faut-il y ajouter le dépit que lui procura la représentation de son *Tannhäuser*, donnée enfin à Zurich et qui n'avait pas du tout satisfait son difficile auteur.

*
* * *

Et maintenant, ai-je trop dit au début de ma causerie en affirmant que ce sera la gloire de la Suisse de 1850 d'avoir spontanément offert à Richard Wagner l'asile de sympathie, de tranquillité et de soutien nécessaire à l'épanouissement de son génie ? Je ne crois pas. En vérité, les Suisses d'alors ont tout fait ce qui était en leur pouvoir pour rendre supportable au grand proscrit son séjour au milieu d'eux. Cette impression se dégage nettement de la lecture des *Mémoires* de Wagner, de ces

mémoires où le susceptible et égoïste artiste a maltraité tant de ses contemporains.

Wagner lui même l'a reconnu ; la meilleure preuve c'est que plus tard, protégé du roi de Bavière, à l'abri de tout souci, riche, acclamé, célèbre, il reviendra souvent revoir ses amis de Suisse et vivra de longues années encore sur les rives du lac des Quatre-Cantons qu'il a beaucoup aimé.

Et à ce propos, permettez-moi, pour terminer, de vous citer le joli épisode qui suit. Il est de 1856 et il montre mieux que de longs discours les sentiments qui animaient le peuple suisse à l'endroit du créateur de l'opéra moderne. « A Brunnen, nous jouîmes d'une admirable soirée d'été avec un splendide coucher de soleil et autres beaux effets de la nature alpestre. A la tombée de la nuit, tandis que la pleine lune luisait doucement sur le lac, je fus l'objet d'une charmante ovation organisée par notre enthousiaste hôtelier, le colonel Auf-der-Maurer. La fanfare de l'endroit, composée de musiciens amateurs, paysans des bords du lac, s'installa dans deux barques illuminées de lanternes vénitiennes, s'approcha de notre hôtel, situé sur la rive, et, avec une témérité toute fédérale, attaqua quelques-unes de mes compositions. Si la mesure et l'unisson laissaient à désirer, l'entrain et la force y étaient. Après un petit discours respectueux qu'on m'adressa et auquel je répondis cordialement, on servit quelques bouteilles de vin sur le quai et des mains rugueuses vinrent serrer vigoureusement les miennes. Bien des années après, je n'ai jamais visité ces lieux sans être arrêté par quelque bonjour familier ou quelque poignée de main bien sentie. Ne sachant pas toujours ce que pouvait bien vouloir de moi tel batelier ou tel paysan, je le questionnais et, chaque fois, je constatais que lui aussi était un des musiciens qui, par ce beau soir d'été, avaient manifesté de si bonnes intentions à mon égard. »¹⁾

1) *Ma Vie*, III, 145.

